

# Les Carnets d'Eucharis

●●●●● Poésie | Littérature | Les Arts de l'Image (photo&vidéo) ●●●●●

■ ■ ■

Compagnia delle poete

---

## LA MAISON DEHORS

.....  
●●● Traduction Jean-Charles Vegliante

de ce côté s'étend un paysage avare  
de là un chien s'approche  
il aboie  
faisons comme si nous n'avions pas peur.

attendons  
que quelqu'un réponde à notre coup de sonnette  
les fenêtres de la maison nous regardent  
sombres

si la grille devait s'ouvrir  
je me demande  
quelle lettre dirait  
son grincement ?

[Brenda Porster]

parmi les détritrus une maison  
de papier  
avec un toit et des rideaux  
blancs, un, un unique  
nuage rouge dans  
le ciel qui par moments  
déborde  
des lignes

**[Barbara Pumhösel]**

D'abord il faut un toit rouge  
la cheminée la fumée grise  
foncé le long du contour de la maison  
carrée un nombre pair de fenêtres  
le pré rendu avec une ligne verte  
celle du ciel bleu  
cinq traces noires en vol  
C'est le printemps  
la glycine commence juste  
toute blanche comme la feuille  
c'est pourquoi on ne la voit pas  
les racines enfoncées qui sait où  
les branches m'ont suivie jusqu'ici  
confondus dans cet ailleurs blanc à moi.  
Je remets tous en rang les crayons  
demain j'essaierai à nouveau  
avec son parfum  
les fleurs flétries de la voix

**[Mia Lecomte]**

*Corps maison*  
qui sue  
par les parois,

taches qui ne s'enlèvent pas.  
Et l'on ne trouve pas  
les choses, les causes.

Maison corps  
envahie  
par un passage  
continuel

**[Eva Taylor]**

○○○

Des autres  
il y a des dents dans un tiroir  
des sparadraps sur les coins des buffets  
des voix marmonnantes dans les serrures  
des souvenirs difformes sous les lits  
des amas de poussière et des poils de chat  
Où êtes-vous à présent ?  
Voulez-vous que je vous cherche ?  
Je forme des entrelacs avec mes doigts  
je lisse le bois avec des jets de salive  
il y a des signes pâles de tasses chaudes

des moments fixés à des empreintes  
Où êtes-vous ? Je crie mais comme dans les rêves  
c'est seulement la poitrine qui répond.  
Les vestes des autres restées accrochées sur des cintres en bois  
sentent le cèdre et la naphthaline.  
Il y a ce brouhaha brut de pigeons qui volètent  
et de la poussière de guano quand j'ouvre les volets.

J'allume et éteins la lumière  
cherchant dans les ombres des coins domestiques.  
Je détacherai,  
et tout dans ces murs reniera le passé.

**[Barbara Serdakowski]**

Du coin de l'œil je la vois  
devant l'évier  
entre une assiette rincée et l'autre  
qui fait des claquettes pour moi  
et pour l'amie invitée à déjeuner  
(un sandwich au thon, peut-être,  
une pomme ou une pâtisserie,  
avec la hâte de retourner à l'école  
pour les cours de l'après-midi).

Enfant elle avait chanté  
à la radio pour 'The Children's Hour'  
– *et à présent nous voici*  
*la petite Dorothy Polsky* –  
auront-ils dit  
et moi qui la regarde, incertaine  
entre la gêne et la fierté  
d'avoir une maman comme ça

**[Brenda Porster]**

1.

le tablier de ma grand-mère n'était pas tablier  
mais habit, sa peau vert-bleu  
le tablier de ma grand-mère cachait  
la femme que ma grand-mère était et ne voulait pas  
voir et faire voir :  
les heures cousues à l'intérieur  
avec un fil de sueur, fièvre faible en préparant des montagnes  
de neige claire, des lacs de compotes, des fleuves de jus,  
d'entiers paysages pour le palais.

et dans ses poches elle cachait photos et mots  
près des clefs, piécettes et mouchoirs  
souvenirs grattés avec un regard languissant  
de cuisine.

le tablier de ma grand-mère était le monde à carreaux  
était rythme, vérité et maison  
ce corps tablier vert-bleu.

## 2.

ma mère avait des tabliers blancs  
amidonnés comme des glaciers.

devant les fours elle ne fondait guère :  
elle était sibylle blanche cire.

elle créait des gâteaux d'obéissance  
– ils brûlaient douloureusement

l'obéissance paraît toujours blanche  
et ma mère demeure elle-même.

mais le tablier prend feu la nuit  
se consume sous la lumière  
nue de la lune

## 3.

je vois un tablier pendu à la porte  
quand le vent l'agite  
il s'ouvre comme un livre déployé.

il y a des taches à la place des lettres.  
il y a des yeux et des mains  
et chaque lavage confirme le passé :

les couleurs passées  
les taches qui ne s'enlèvent pas.

chaque jour je le mets  
pour nager à contre-courant  
remonter à une origine.

ce tablier est une peau  
qui le porte endosse mon histoire

**[Eva Taylor]**

Depuis toujours fin septembre  
la maison se remplit du parfum  
de soupe de prunes au sureau.  
Je n'y suis plus depuis des années il arrive  
toutefois que je sois frappée d'étranges  
hallucinations olfactives et alors

je regarde mes mains mais non  
jamais elles ne sont tachées de violet –  
du reste quand j'ai pu  
j'ai toujours évité d'aider  
à égrener les corymbes de sureau.

**[Barbara Pumhösel]**

Léthargie après léthargie.  
Tu prétends tout dans les armoires creuses  
graine déposée et sans pudeur  
tu changes la saison castore écureuille  
serpent parmi tes noix défaites  
habits, souliers, maillots, lingerie  
change la saison femme  
Sans la patience de te croire famille  
jamais l'hiver ne peut venir

**[Mia Lecomte]**

○○○

Elle avait un tapis rouge ma pièce  
pièces à repeindre continuellement  
la seule que j'ai pu choisir  
les pièces arrivent  
le tapis rouge perdait ses poils  
mais comme j'étais contente.  
Ils arrivent avec leurs hauteurs angles et senteur  
fenêtres à des endroits variés pour la trajectoire du regard  
ils m'avaient fait voir trois types de papiers peints  
je n'avais pas compris que les autres coûtaient trop cher.  
Armoires, tables de chevet, tout en position déplacée.  
Allongée je n'arrivais pas à voir dehors,  
juste le ciel voilé par le petit rideau crème  
fait au crochet par ma mère et la pointe de la haie.  
Des vues et des échappées qui changent pensées, idées, rêves.  
L'autre fois c'était un mur avec des lichens et une grille verte.

**[Barbara Serdakowski]**

j'ai quatre fenêtres cardinales  
dans mon salon de l'air  
et à l'heure maison j'ouvre les volets  
sans regarder en direction des grillages  
aux pointes en acier  
je choisis un encadrement sûr libre  
de toute espèce de ligne ou fil  
barbelé et je brûle les pensées qui insistent  
pour garder allumé quelque chose au delà

**[Barbara Pumhösel]**

Je ne sais si on pouvait l'appeler cave –  
elle n'était pas sombre, un rayon lumineux  
entrait par la fenêtre haute –  
Des fois nous jouions dans la pénombre  
à sauter, d'un panier en métal.

Ce jour-là nous le sentions : quelque chose  
allait arriver. Excitées,  
nous goûtions notre peur.  
Quand un pied se prit  
dans un fil je tombai, mal,  
tapant le visage sur le ciment.

Je me mis à saigner du nez.

Des années passèrent avant que je comprenne :  
c'était alors le jour  
de Ethel et Julius Rosenberg

**[Brenda Porster]**

Dans les murs les fentes  
les fenêtres grand ouvertes  
sur le pré le blanc des oies  
le tilleul planté ce jour-là.

J'entends le récit des dernières années  
les nuits sans sommeil et les lettres  
les voyages, les attentes et la colère.  
Je regarde

mais toi de l'autre côté de la route  
en ce lieu où tu es né  
tu ne reviens plus  
pour une virgule de loi  
mise à Moscou  
signée à Berlin.

L'ombre du tilleul nous embrasse tous les deux  
mais toi tu n'oublies pas  
et moi je m'en échappe.

**[Eva Taylor]**

Les pièces de la maison  
n'ont jamais été plus éloignées entre elles  
Une matinée de marche  
pour rejoindre la moka à la cuisine  
passé le marais à gué le fleuve  
une secousse au dernier tronc mal assuré

Pour les toilettes il faut le périple du volcan  
ou en alternative deux trains  
il pleut si l'eau tombe de l'avant-toit  
jusqu'à l'angle le plus extérieur du lavabo  
Les vêtements alignés dans l'armoire  
concentrent la lumière à l'horizon  
la mer est immense de ce côté  
plus loin se dresse l'escalier du bureau  
les chênes qui cèdent la place aux pins  
jusqu'à l'étendue de mousse  
entre les roches toujours vertes de la bibliothèque  
Au salon à pic avec la cascade  
pour ensuite se diriger vers la chambre  
avec le premier avion suspendu entre l'abat-jour  
et quelques-unes des plus simples étoiles  
Du début jour après jour  
si tu ne peux sortir de la maison  
c'est que dehors il ne t'est rien resté  
ton au-delà s'établit dans l'empreinte  
laissée en temps morts sur un coussin

**[Mia Lecomte]**

dépouillée de tout  
même des murs  
seulement quelques pierres  
sur la nue  
planimétrie et neige lente  
qui obscurcit

**[Barbara Pumhösel]**

○○○

C'est déjà temps pour autre chose  
*il est sept heures*  
pousser le poids du chien étendu devant la porte  
*tu es encore réveillé*  
comme dans cette autre maison  
*peut-être un train passe, et tout tremble*  
les choses au fond ne changent pas.  
*Il y a trop de coins dans ces pièces*  
déranger les boîtes qui restent  
*moins de lumière dans la salle*  
trouver des photos perdues depuis longtemps  
*des terrasses avec des plantes non miennes*  
et mettre en ordre de nouveau  
tout dans la cuisine.  
Les briques sont froides sous les pieds  
je chercherai des années le sel là où sont à présent les verres.  
*Je voudrais être seule à flairer les murs*  
tu m'appelles de loin  
*entendre les voix des autres imprimées çà et là*

et tu demandes si je sais où est ce livre.

**[Barbara Serdakowski]**

Avant que l'on sorte de la pièce les choses  
commencent déjà à s'en aller  
elles se font raides privées de genre  
une à une elles reprennent tout  
d'elles-mêmes sans un regret  
elles se font inutiles sans peur  
de ne pas insister elles vont précises  
droit là dehors une à une  
elles nous font sortir un peu à la fois  
sans douleur en morceaux simples jusqu'à  
ce qu'il ne reste de nous plus rien

**[Mia Lecomte]**

j'insiste – il doit y avoir quelque chose  
une apparence minimale  
un trait non disparu tout-à-fait  
quelque chose des zones marquées une  
frontière en commun  
quelque trace  
prouvant le fait qu'ici –  
je répète – qu'ici il y avait quelque chose  
non – tous secouent la tête  
et le temps piétine tout

**[Barbara Pumhösel]**

j'ai entendu dire par une  
qui avait perdu la mémoire  
le temps est  
un néant entre deux néants  
le présent un point unidimensionnel  
immatériel  
le passé n'est plus  
le futur n'est pas encore  
mais je me demande si viendra de nouveau  
le temps de la crue,  
l'instant lourd  
de présent

**[Brenda Porster]**

Pitié de nous, pitié  
de l'herbe qui ne pousse pas, pitié  
du toit et la façade les portes  
sans clé, pitié de nos  
espaces vides, pitié du son et



de la lumière, encore éteints

pitié de nous à l'intérieur, pitié  
avec de fausses fenêtres  
pitié, d'y habiter l'absence  
de ne pouvoir y être  
pitié  
de nous dans cette maison  
dans cette nôtre d'autrui.

**[Mia Lecomte]**

| Textes inédits. © Compagnia delle poete, 2020.

## LA CASA FUORI

di qua si estende un paesaggio scarno  
di là un cane si avvicina  
abbaia  
fingiamo di non avere paura.

aspettiamo  
che rispondano al nostro suonare  
le finestre della casa ci fissano  
scure.

se dovesse aprirsi il cancello  
mi chiedo  
quale lettera direbbe  
il suo cigolio?

**[Brenda Porster]**

tra i detriti una casa  
di carta  
con il tetto e le tende  
bianche, una un'unica  
nuvola rossa nel  
cielo che a tratti  
va fuori  
dalle righe.

**[Barbara Pumhösel]**

Prima ci vuole il tetto rosso  
il comignolo il fumo grigio  
scuro lungo il contorno della casa  
quadrata un numero pari di finestre  
il prato risolto con una linea verde  
quella del cielo azzurra

cinque le tracce nere in volo  
È primavera  
ora comincia il glicine  
tutto bianco come il foglio  
per questo non si vede  
le radici sprofondate chissà dove  
i rami mi hanno seguita fino a qui  
confusi in questo mio bianco altrove  
Ripongo tutte in fila le matite  
domani proverò di nuovo  
con il suo profumo  
i fiori sfatti della voce

**[Mia Lecomte]**

*Corpo casa*  
che suda  
dalle pareti,

macchie che non si tolgono.  
E non si trovano  
le cose, le cause.

Casa corpo  
invasa  
da un passaggio  
continuo.

**[Eva Taylor]**

ooo

Di altri  
ci sono denti in un cassetto  
cerotti sugli angoli delle credenze  
rumoreggianti voci nelle serrature  
ricordi malformi sotto i letti  
mucchi di polvere e peli di gatto  
Dove siete ora?  
Volete che vi cerchi?  
Fabbrico intrecci con le dita  
liscio i legni con spruzzi di saliva  
ci sono segni pallidi di tazze calde  
momenti fissati ad impronte  
Dove siete? Grido ma come nei sogni  
è solo il petto che risponde.  
I giacconi altrui rimasti appesi su spalle di legno  
odorano di cedro e di naftalina.  
C'è quel schiamazzo lordo di piccioni che svolazzano  
e polvere di guano mentre spalanco le serrande.

Accendo e spengo la luce

cercando nelle ombre angoli domestici.  
Smacchierò,  
e tutto tra queste mura rinnegherà il passato.

**[Barbara Serdakowski]**

Dalla coda dell'occhio la vedo  
davanti all'acquaio  
tra un piatto risciacquato e l'altro  
fa il tip-tap per me  
e per l'amica invitata a pranzo  
(un panino al tonno, forse,  
una mela o un dolcino,  
con la fretta di tornare a scuola  
per le lezioni pomeridiane).

Da bambina aveva cantato  
alla radio per 'The Children's Hour'  
– e adesso eccoci qui  
*la piccola Dorothy Polsky* –  
avranno detto  
e io che la guardo ora, incerta  
tra l'imbarazzo e l'orgoglio  
di avere una mamma così.

**[Brenda Porster]**

**1.**

il grembiule di mia nonna non era grembiule  
era vestito, pelle sua verde-blu  
il grembiule di mia nonna nascondeva  
la donna che mia nonna era e non voleva  
vedere e far vedere:  
le ore cucite dentro  
col filo di sudore, sottile febbre nel preparare montagne  
di neve chiara, laghi di composte, fiumi di succhi,  
interi paesaggi del palato.  
e nelle tasche nascondeva foto e parole  
accanto a chiavi, monete e fazzoletti  
ricordi grattati con lo sguardo languido  
da cucina.  
il grembiule di mia nonna era il mondo a quadretti  
era ritmo, verità e casa  
quel corpo grembiule verde-blu.

**2.**

mia madre portava grembiuli bianchi  
inamidati come ghiacciai.  
davanti ai forni non si scioglieva:

era sibilla bianca cera.  
creava dolci di ubbidienza  
– bruciavano con dolore  
l'ubbidienza appare sempre bianca  
e mia madre rimane se stessa.  
ma il grembiule s'infuoca la notte  
si consuma sotto la luce  
nuda di luna.

### 3.

vedo un grembiule appeso alla porta  
quando lo muove il vento  
si apre come un libro spiegato.

ci sono chiazze al posto delle lettere.  
ci sono occhi e mani  
e ogni lavaggio conferma il passato:  
i colori sbiaditi  
le macchie che non si tolgono.  
ogni giorno me lo metto  
per nuotare contro corrente  
risalire ad un'origine.  
quel grembiule è una pelle  
chi lo porta indossa la mia storia.

**[Eva Taylor]**

Da sempre alla fine di settembre  
la casa si riempie del profumo  
di zuppa di prugne e sambuco.  
Non ci sto più da anni succede  
tuttavia che io venga colpita da strane  
allucinazioni olfattive e allora  
mi guardo le mani ma mai  
che siano macchiate di viola –  
del resto quando ho potuto  
ho sempre evitato di aiutare  
a sgranellare i corimbi di sambuco.

**[Barbara Pumhösel]**

Letargo dopo letargo  
Pretendi tutto negli armadi cavi  
deposto il seme e svergognato  
cambi la stagione castora scoiattola  
serpe fra le tue noci sfatte  
abiti, scarpe, magliette, biancheria  
cambia la stagione femmina  
Senza la pazienza di crederti famiglia  
non può venire mai l'inverno.

**[Mia Lecomte]**

ooo

Aveva il tappeto rosso la mia stanza  
stanze da imbiancare di continuo  
la sola che ho potuto scegliere  
le stanze succedono  
perdeva i peli il tappeto rosso  
ma quanto ero contenta.  
Arrivano con le loro altezze angoli e sentore  
finestre in posti diversi per la traiettoria dello sguardo  
mi avevano fatto vedere tre tipi di carte da parati  
non avevo capito che le altre costavano troppo.  
Armadi, comodini, tutto in posizioni alterate.  
Da sdraiata non riuscivo a vedere fuori,  
solo il cielo celato dalla tendina crema  
fatta ad uncinetto da mia madre e la punta della siepe.  
Vedute e sbocchi che mutano pensieri, idee, sogni,  
L'altra volta era un muro con licheni e un cancello verde.

**[Barbara Serdakowski]**

ho quattro finestre cardinali  
nel mio salotto aria  
e all'ora casa apro le imposte  
senza guardare nella direzione dei reticolati  
delle punte d'acciaio  
scelgo un riquadro sicuro libero  
da qualsiasi tipo di linea o filo  
spinato e brucio i pensieri che insistono  
per tenere acceso qualcosa oltre.

**[Barbara Pumhösel]**

Non so se si poteva chiamarla cantina –  
non era buia, un raggio di luce  
entrava dalla finestra in alto –  
A volte giocavamo nella penombra  
a saltare, da un cesto di ferro.

Quel giorno lo sentivamo: qualcosa  
sarebbe successo. Eccitate,  
gustavamo la nostra paura.  
Quando un piede mi s'impigliò  
in un filo caddi, male,  
battendo il viso sul cemento.

Mi calò il sangue dal naso.

Passarono anni prima che capissi:

quello era il giorno  
di Ethel e Julius Rosenberg.

**[Brenda Porster]**

Nei muri le crepe  
le finestre spalancate  
sul prato il bianco delle oche  
il tiglio piantato quel giorno.

Sento il racconto degli ultimi anni  
le notti senza sonno e le lettere  
i viaggi, le attese e la rabbia.  
lo guardo

ma tu sull'altro lato della strada  
in questo luogo dove sei nato  
non torni più  
per una virgola di legge  
messa a Mosca  
firmata a Berlino.

L'ombra del tiglio abbraccia noi due  
ma tu non dimentichi  
ed io ne sfuggo.

**[Eva Taylor]**

Le stanze della casa  
non sono mai state più lontane tra loro  
Una mattina di marcia  
per raggiungere la moka in cucina  
superata la palude a guado il fiume  
una scossa all'ultimo tronco malcerto  
Per il bagno serve il periplo del vulcano  
in alternativa due treni  
piove se l'acqua gronda dalla pensilina  
fino all'angolo più esterno del lavabo  
I vestiti allineati nell'armadio  
infittiscono la luce all'orizzonte  
il mare è immenso da questa parte  
oltre si inerpica la scala dello studio  
i larici che lasciano il posto ai pini  
fino alla distesa di muschio  
tra le rocce sempreverdi della libreria  
In salotto a precipizio con la cascata  
per poi dirigersi verso la camera  
sul primo aereo sospeso tra l'abat-jour  
e alcune delle più semplici stelle  
Da capo giorno dopo giorno  
se non puoi uscire dalla casa  
è perché fuori non ti è rimasto altro  
il tuo al di là si assesta nell'impronta  
lasciata in tempi morti su un cuscino.

**[Mia Lecomte]**

spogliata di tutto  
anche delle mura  
soltanto qualche pietra  
sulla nuda  
planimetria e neve lenta  
che scurisce.

**[Barbara Pumhösel]**

ooo

È già il tempo per altro  
*sono le sette*  
spingere il peso del cane sdraiato dietro la porta  
*sei ancora sveglio*  
come in quell'altra casa  
*forse passa un treno, ora tutto trema*  
le cose in fondo non cambiano.  
*Ci sono troppi angoli in queste stanze*  
scomporre le scatole rimaste  
*meno luce nella sala*  
trovare foto perse da tempo  
*terrazzi con piante non mie*  
e ordinare nuovamente  
tutto in cucina.  
*Il cotto è freddo sotto i piedi*  
cercherò per anni il sale dove ora vanno i bicchieri.  
*Vorrei essere da sola ad annusare le mura*  
mi chiami da lontano  
*sentire le voci d'altri impresse qua e là*  
e chiedi se so dov'è quel libro.

**[Barbara Serdakowski]**

Prima che usciamo dalla stanza le cose  
cominciano già ad andarsene<sup>[SEP]</sup>  
si fanno rigide prive di genere<sup>[SEP]</sup>  
una ad una riprendono tutto  
di loro stesse senza un rimpianto  
si fanno inutili senza paura<sup>[SEP]</sup>  
di non insistere vanno precise  
dritte là fuori una ad una  
ci fanno uscire poco per volta  
senza dolore in brani singoli finché  
di noi non rimane più niente.

**[Mia Lecomte]**

insisto – ci deve essere qualcosa  
una sembianza minima  
un tratto non del tutto scomparso  
qualcosa delle zone segnate un  
confine in comune  
    qualche traccia  
a prova del fatto che qui –  
ripeto – che qui c'era qualcosa  
no – tutti scuotono la testa  
e il tempo pesta tutto

**[Barbara Pumhösel]**

ho sentito dire da una  
che la memoria l'aveva perduta  
il tempo è  
un nulla tra due nulla  
il presente un punto uni-dimensionale  
immateriale  
il passato non è più  
il futuro non è ancora  
ma io mi chiedo se verrà di nuovo  
il tempo della piena,  
l'attimo pregno  
di presente.

**[Brenda Porster]**

Pietà di noi, pietà,  
dell'erba che non cresce, pietà,  
del tetto e la facciata, degli usci  
senza chiave, pietà, dei nostri  
ambienti vuoti, pietà del suono e  
della luce, ancora spenti

pietà, di noi qua dentro, pietà,  
con le finestre finte  
pietà, dell'abitarci assente  
del non poterci stare  
pietà  
di noi in questa casa  
in questa nostra altrui.

**[Mia Lecomte]**





---

---

### [BIO-BIBLIOGRAPHIE]

**La Compagnia delle poete** [[www.compagniadellepoete.com](http://www.compagniadellepoete.com)] est née en été 2009 à l'initiative de Mia Lecomte. Elle se compose de femmes poètes étrangères unies par la commune italophonie – Prisca Agustoni, Cristina Ali Farah, Anna Belozorovitch, Livia Bazu, Laure Cambau, Adriana Langtry, Mia Lecomte, Sarah Zuhra Lukanic, Vera Lucia de Oliveira, Helene Paraskeva, Brenda Porster, Begonya Pozo, Barbara Pumhösel, Francisca Paz Rojas, Candelaria Romero, Barbara Serdakowski, Jacqueline Spaccini, Eva Taylor – chacune avec une histoire individuelle particulière de migration, accompagnée d'autres artistes ayant travaillé dans un cadre international avec des expériences différentes. L'idée est celle d'une sorte d'"orchestre" harmonisant la poésie de chaque poète : elle s'imprègne de l'influence des diverses traditions linguistiques et culturelles à l'intérieur de spectacles où la parole est soutenue et développée par la multiplicité des langages artistiques. Étape après étape, et suivant une structure "modulaire", la formule de base sur laquelle est bâti tout spectacle de la Compagnie, se modifie et s'adapte vis-à-vis des diverses situations de performance ainsi que des différentes poètes sur le plateau. Le but est de ramener la poésie vers le grand public, en lui restituant sa fonction primitive d'oralité partagée ; mais c'est aussi donner la voix à l'écriture transnationale, la vraie avant-garde littéraire de ce siècle. La Compagnie, objet d'études et de thèses universitaires, est souvent invitée à participer à des séminaires et à des colloques académiques et littéraires, en Italie et à l'Étranger, autour de transferts plurilingues entre les littératures. Elle s'occupe également de projets collectifs de traduction de poésie contemporaine, tels que la rubrique du magazine du festival Babel *Specimen*\*.

\* <http://www.specimen.press/articles/compagnia-delle-poete-translates-antonella-anedda/>.